# E LEOPULAIRE

LA VIE POPULAIRE
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
LE JEUDI ET LE DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis

DIRECTION:

18, rue d'Enghien, 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr. Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.

SOMMAIRE: 1. Histoire de la semaine: 50 francs de ré-compense, par Aurélien Scholl. — II. La religion du souvenir, | sant — IV. Le roi Margot, par Paul Perret. — V. Cornebois, par

Edgar Monteil. — VI. Le roi des montagnes, par Edmond About. — VII. Germinal, par Emile Zola. — Avis et communications.

## 50 FRANCS DE RÉCOMPENSE



Un sergent de ville intervint. La Belge lui conta ses griefs. (Voir page 722.)

trouble que ce suprême aveu: « Je t'aime! » peut jeter dans un cœur violemment épris...

- Pardon, monsieur, interrompit la marquise...

Elle était fort émue; depuis un moment, tout en écoutant cette explication passionnée, elle jetait des regards inquiets du côté de la tête de ce pauvre Bussac, et trouvait sans doute que sa présence à une pareille leçon était pour le moins superflue.

— Pardon, dit-elle donc en rougissant beaucoup, je m'aperçois que l'heure s'est écoulée rapidement, et que je n'ai que le temps d'écrire quelques lettres pour le courrier. Si vous le voulez, nous remettrons cette étude à demain.

Le musicien prit son chapeau et partit. Sur le pas de la porte, la marquise lui dit:

— Ne pourrions-nous pas commencer demain une heure plus tôt?...

Aussitôt que la porte se fut refermée, elle prit elle-même le plâtre avec son socle et porta le tout dans un petit boudoir qui séparait le salon de sa chambre à coucher.

— Vous disiez donc, demanda, sans perdre de temps, la marquise, dès que le musicien fut entré le lendemain, vous disiez donc, mon cher professeur, que Valentine, oubliant tout pour ne songer qu'au danger couru par Raoul...

Le musicien ne lui donna pas la peine d'achever; il refit la scène avec une conviction d'artiste et peignit avec passion le bonheur divin qui envahit le cœur de Raoul lorsqu'il entend le mot magique, le mot qui lui fait tout oublier, douleurs, angoisses; qui entr'ouvre pour lui le paradis; qui le berce et l'endort dans l'extase des rêves jusqu'à ce que le bruit des arquebusades et les cris des mourants le rappellent au devoir.

- Oh! l'admirable situation! dit la marquise.

— Encore rehaussée, madame, par l'inspiration du compositeur qui a écrit pour cette scène la plus belle page de la musique moderne.

Ainsi préparée, la marquise n'eut pas de peine à donner à Valentine son accent juste; et bientôt, emportée par l'irrésistible puissance de cette grande inspiration, elle oublia ce qui l'entourait pour n'être plus qu'une Valentine sacrifiant tout à son amour; le pianiste, saint homme qui n'avait pas dépensé son cœur, ressentait la situation avec la passion même de Raoul. L'exécution fut admirable. Brisée par l'émotion, la marquise se leva et voulut passer dans le boudoir pour se remettre; mais le jeune homme la suivit, recommençant sa partie dans le duo, et, lui prenant les mains, chanta avec extase:

Oui, tu l'as dit! oui, tu m'aimes!

— Partez, partez!... implora la marquise, s'appuyant au chambranle de la porte.

Mais il avait perdu la notion de la réalité, il était Raoul lui-même, et il s'écria :

— Mais, ne songez-vous pas, madame, que les catholiques conduits par votre père, le féroce comte de Saint-Bris, sont là, à votre porte, qui attendent que je sorte pour m'immoler?...

Mme de Bussac le regarda; il était dans un de ces moments où le visage le plus vulgaire, transfiguré par la passion, s'irradie; elle baissa les yeux et, souriant:

- Eh! bien, dit-elle, attendez donc qu'ils soient partis!...

Et elle entra dans le boudoir, suivie par le musicien, qui recommença la phrase:

Oui, tu l'as dit! oui, tu m'aimes!

Elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur un divan, et le musicien à ses genoux continua la scène.

Tout à coup elle se leva, alla précipitamment prendre la tête de ce pauvre Bussac et courut la déposer dans la chambre à coucher, négligemment, sur le premier meuble venu.

Ce fut dans ce boudoir que continua — sans piano et sans musique — le roman de la marquise et du musicien.

Celui-ci raconta à la jolie solitaire tout ce que dix mois de fréquentation journalière avaient accumulé de passion dans son cœur; il se fit petit, tout petit, et implora le pardon pour l'audace de ses rèves, sachant bien — que n'apprend-on pas au séminaire? — que la femme s'éprend facilement du rôle de protectrice, et que celle-ci, grande, riche, et bonne dame de charité, ne lui saurait pas mauvais gré de sa chétivité.

La marquise trouva ses petits discours tout à fait réussis, — funeste effets de l'isolement! — si bien qu'elle se décida à attacher à sa personne, légalement, le croqueur de notes qui avait ouvert son âme aux beautés de la musique.

Ce fut un grand scandale à N... On cria fort à la mésalliance, et on glosa beaucoup sur cette chute qui n'avait d'égale que celle du Niagara. Ils n'en fut ni plus ni moins : les bans furent publiés.

Quelques jours avant son mariage, comme ils examinaient l'appartement afin de prendre leurs dispositions pour la vie en commun, le musicien aperçut dans la chambre à coucher le plàtre voyageur, et il lui sembla que le moment était bien choisi de le mettre en route pour une autre destination. Il prit un air triste, et montrant du doigt le marquis à sa fiancée, il dit simplement avec un ton de douloureux reproche:

- Oh!... Berthe!...

— Vous êtes donc jaloux?... fit-elle en câlinant.

- Horriblement jaloux!...

— Enfant!... reprit-elle un instant après, avec un adorable sourire.

Alors elle prit le moulé et l'enferma dans son armoire.

La noce se fit discrètement, presque mystérieusement; mais enfin, malgré les clabauderies, le maire et le prêtre scellèrent cette étrange alliance.

En rentrant au domicile conjugal, le nouvel époux cherchant une place pour ses chapeaux, ouvrit l'armoire et, y ayant aperçu ce pauvre Bussac, le prit familièrement sous son bras et alla le déposer dans la chambre d'une bonne. Il n'y resta pas longtemps, parce que celle-ci trouvant cet objet peu propre à une ormentation gaie, le relégua au grenier et le remplaça avantageusement par la photographie enluminée d'un cuirassier.

Deux ou trois mois après, le jeune couple se promenait à pied dans Paris.

En passant devant la boutique d'un brocanteur, près de l'Hôtel des Ventes, le regard du musicien tut attiré par un objet blanc, sur socle de velours noir, bien connu de lui, qui était exposé à la devanture.

Le jeune homme le montra à sa femme en souriant d'un air narquois.

Devant le socle était un écriteau portant ces mots :

#### LACENAIRE

moulé sur nature après son accident
— Oh!... fit-elle, ce pauvre Bussac!...

ALPHONSE DE LAUNAY.

#### MISTOIRE VRAIE

Un grand vent soufflait au dehors, un vent d'automne mugissant et galopant, un de ces vents qui tuent les dernières feuilles et les emportent jusqu'aux nuages.

Les chasseurs achevaient leur diner, encore bottés, rouges, animés, allumés. C'étaient de ces demi-seigneurs normands, mi-hobereaux, mi-paysans, riches et vigoureux, taillés pour casser les cornes des bœuſs lorsqu'ils les arrêtent dans les foires.

Ils avaient chassé tout le jour sur les terres de maître Blondel, le maire d'Eparville, et ils mangeaient maintenant autour de la grande table, dans l'espèce de ferme-château dont était propriétaire leur hôte.

Ils parlaient comme on hurle, riaient comme rugissent les fauves, et buvaient comme des citernes, les jambes allongées, les coudes sur la nappe, les yeux luisants sous la flamme des lampes, chauffés par un foyer formidable qui jetait au plafond des lueurs sanglantes; ils causaient de chasse et de chiens. Mais ils étaient, à l'heure où d'autres idées viennent aux hommes, à moitié gris, et tous suivaient de l'œil une forte fille aux joues rebondies qui portait au bout de ses poings rouges les larges plats chargés de nourriture.

Soudain un grand diable qui était devenu vétérinaire après avoir étudié pour être prêtre, et qui soignait toutes les bêtes de l'arrondissement, M. Séjour. s'écria:

 Crébleu, maît' Blondel, vous avez là une bobonne qui n'est pas piquée des vers.

Et un rire retentissant éclata. Alors un vieux noble déclassé, tombé dans l'alcool, M. de Varnetot, éleva la voix.

— C'est moi qui ai eu jadis une drôle d'histoire avec une fillette comme ça! Tenez, il faut que je vous la raconte. Toutes les fois que j'y pense, ça me rappelle Mirza, ma chienne, que j'avais vendue au comte d'Haussonnel et qui revenait tous les jours, dès qu'on la làchait, tant elle ne pouvait me quitter. A la fin je m'suis fâché et j'ai prié l'comte de la tenir à la chaîne. Savez-vous c'qu'elle a fait c'te bête? Elle est morte de chagrin.

Mais, pour en revenir à ma bonne, v'là l'histoire :

— J'avais alors vingt cinq ans et je vivais en garçon, dans mon château de Villebon. Vous savez, quand on est jeune, et qu'on a des rentes, et qu'on s'embête tous les soirs après diner, on a l'œil de tous les côtés.

Bientôt je découvris une jeunesse qui était en service chez Déboultot, de Cauville. Vous avez bien connu Déboultot, vous, Blondel! Bref, elle m'enjôla si bien, la gredine, que j'allai un jour trouver son maître et je lui proposai une affaire. Il me céderait sa servante et je lui vendrais ma jument noire, Cocote, dont il avait envie depuis bientôt deux ans. Il me tendit la main: « Topez-là, monsieur de Varnetot. » C'était marché conclu, la petite vint au château et je conduisis moi-même à Cauville ma jument,

Dans les premiers temps, ça alla comme sur des roulettes. Personne ne se doutait de rien; seulement Rose m'aimait un peu trop pour mon goût. C't'enfant-là, voyez-vous, ce n'était pas n'importe qui. Elle devait avoir quéqu'chose de pas commun dans les veines. Ça venait encore de quéqu'fille qui aura fauté avec son maître.

que je laissai pour trois cents écus.

Bref, elle m'adorait. C'étaient des cajoleries, des mamours, des p'tits noms de chien, un tas d'gentillesses à me donner des réflexions.

Je me disais: « Faut pas qu'ça dure, ou je

(1) Contes du jour et de la nuit, Marpon et Flammarion.

pas facilement, moi. Je ne suis pas de ceux qu'on enjôle avec deux baisers. Enfin j'avais l'œil, quand elle m'annonça qu'elle était grosse.

Pif! pan! c'est comme si on m'avait liré deux coups de fusil dans la poitrine. Et elle m'em-brassait, elle m'embrassait, elle riait, elle dansait, elle était folle, quoi! Je ne dis rien le premier jour; mais, la nuit, je me raisonnai. Je pensais: «Ca y est; mais faut parer le coup, et couper le fil, il n'est que temps. » Vous comprenez, j'avais mon père et ma mère à Barneville, et ma sœur mariée au marquis d'Yspare, à Rol-lebec, à deux lieues de Villebon. Pas moyen de blaguer.

Mais comment me tirer d'affaire? Si elle guittait la maison, on se douterait de guelque chose et on jaserait. Si je la gardais, on verrait bientôt l'bouquet; et puis, je ne pouvais la lâcher

J'en parlai à mon oncle, le baron de Creteuil, un vieux lapin qui en a connu plus d'une, et je lui demandai un avis. Il me répondit tranquillement

- Il faut la marier, mon garçon.

Je fis un bond.

– La marier mon oncle, mais avec qui?

Il haussa doucement les épaules:

Avec qui tu voudras, c'est ton affaire et non la mienne. Quand on n'est pas bête on trouve toujours.

Je réfléchis bien huit jours à cette parole, et je finis par me dire à moi-même : « Il a raison, mon oncle. »

Alors, je commençai à me creuser la tête et à chercher, quand un soir le juge de paix, avec qui je venais de dîner, me dit:

Le fils de la mère Paumelle vient encore de faire une bêtise; il finira mal, ce garçon-là. Il est bien vrai que bon chien chasse de race.

Cette mère Paumelle était une vieille rusée dont la jeunesse avait laissé à désirer. Pour un écu, elle aurait vendu certainement son âme et son garnement de fils par-dessus le marché.

J'allai la trouver, et, tout doucement, je lui fis comprendre la chose.

Comme je m'embarrassais dans mes explications, elle me demanda tout à coup :

Qué qu'vous lui donnerez à c'te petite?

Elle était maligne, la vieille, mais moi, pas bête, j'avais préparé mon affaire.

Je possédais justement trois lopins de terre perdus auprès de Sasseville, qui dépendaient de mes trois fermes de Villebon. Les fermiers se plaignaient toujours que c'était loin ; bref, j'avais repris ces trois champs, six acres en tout, et, comme mes paysans criaient, je leur avais remis, pour jusqu'à la fin de chaque bail, toutes leurs redevances en volailles. De cette façon, la chose passa. Alors, ayant acheté un bout de côté à mon voisin, M. d'Aumonté, je faisais construire une masure dessus, le tout pour quinze cents francs. De la sorte, je venais de constituer un petit bien qui ne me coûtait pas grand'chose, et je le donnais en dot à la fillette.

La vieille se récria: ce n'était pas assez; mais je tins bon, et nous nous quittâmes sans rien conclure.

Le lendemain, dès l'aube, le gars vint me trouver. Je ne me rappelais guère sa figure. Quand je le vis, je me rassurai; il n'était pas mal pour un paysan; mais il avait l'air d'un rude coquin.

Il prit la chose de loin, comme s'il venait acheter une vache. Quand nous fûmes d'accord, il voulut voir le bien, et nous voilà partis à travers champs. Le gredin me fit rester trois heures sur les terres; il les arpentait, les mesurait, en prenait des mottes qu'il écrasait dans ses mains, comme s'il avait peur d'être trompé sur la marchandise. La masure n'étant pas encore cou-

me laisserai prendre! » Mais on ne me prend | verte, il exigea de l'ardoise au lieu de chaume, parce que cela demande moins d'entretien!

Puis il me dit :

Mais l'mobilier, c'est vous qui le donnez? Je protestai:

Non pas ; c'est déjà beau de vous donner une ferme.

Il ricana:

- J'crai ben, une ferme et un éfant.

Je rougis malgré moi. Il reprit:

Allons, vous donnerez l'lit, une table, l'ormoire, trois chaises et pi la vaisselle, ou ben rien d'fait.

J'v consentis.

Et nous voilà en route pour revenir. Il n'avait pas encore dit un mot de la fille. Mais tout à coup, il demanda d'un air sournois et gêné:

Mais, si a mourait, à qui qu'il irait, çu bien?

Je répondis:

- Mais, à vous, naturellement.

C'était tout ce qu'il voulait savoir depuis le matin. Aussitôt, il me tendit la main d'un mouvement satisfait. Nous étions d'accord.

Oh! par exemple, j'eus du mal pour décider Rose. Elle se traînait à mes pieds, ells sanglotait, elle répétait : « C'est vous qui me proposez ça ! c'est vous ! c'est vous ! » Pendant plus d'une semaine, elle résista malgré mes raisonnements et mes prières. C'est bête, les femmes ; une fois qu'elles ont l'amour en tête, elles ne comprennent plus rien. Il n'y a pas de sagesse qui tienne, l'amour avant tout, tout pour l'amour!

A la fin je me fâchai et la menaçai de la jeter dehors. Alors elle céda peu à peu, à condi-tion que je lui permettrais de venir me voir de temps en temps.

Je la conduisis moi-même à l'autel, je payai la cérémonie, j'offris à dîner à toute la noce. Je fis grandement les choses, enfin. Puis : « Bonsoir mes enfants! » Jallai passer six mois chez mon frère en Touraine.

Quand je fus de retour, j'appris qu'elle était venue, chaque semaine, au château me demander. Et j'étais à peine arrivé depuis une heure que je la vis entrer avec un marmot dans les bras. Vous me croirez si vous voulez, mais ça me fit quelque chose de voir ce mioche. Je crois même que je l'embrassai.

Ouant à la mère, une ruine, un squelette, une ombre. Maigre, vieillie. Bigre de bigre, ça ne lui allait pas, le mariage! Je lui demandai machinalement:

Es-tu heureuse?

Alors elle se mit à pleurer comme une source, avec des hoquets, des sanglots, et elle criait:

- Je n'peux pas, je n'peux pas m'passer de vous, maintenant. J'aime mieux mourir, je n'peux pas!

Elle faisait un bruit du diable. Je la consolai comme je pus et je la reconduisis à la barrière.

J'appris, en effet, que son mari la battait, et que sa belle-mère lui rendait la vie dure, la vieille chouette.

Deux jours après elle revenait. Et elle me prit dans ses bras, elle se traîna par terre:

- Tuez-moi, mais je n'veux pas retourner là-bas.

Tout à fait ce qu'aurait dit Mirza si elle avait parlé!

Ca commençai à m'embêter, toutes ces histoires; et je filai pour six mois encore. Quand Quand je revins, j'appris qu'elle était morte trois semaines auparavant, après être revenue au château tous les dimanches.. toujours comme Mirza. L'enfant aussi était mort huit jours après.

Quant au mari, le madré coquin, il héritait. Il a bien tourné depuis, paraît-il, il est maintenant conseiller municipal.

Puis, M. de Varnetot ajouta en riant:

- C'est égal, c'est moi qui ai fait sa fortune,

Et M. Séjour, le vétérinaire, conclut grave-ment en portant à sa bouche un verre d'eaude-vie:

— Tout ce que vous voudrez, mais des femmes comme ça, il n'en faut pas.

GUY DE MAUPASSANT.

LE

### ROI MARGOT

#### PAUL PERRET

Tout Paris a connu le grand Pierre Chartier. Encore jeune, riche, une santé de ser, une jolie femme, l'humeur toujours égale, il allait don-nant ici une poignée de main, jetant là un mot vif, pas trop mechant; on reconnaissait en lui un brave homme et un homme heureux.

Chartier se montrait même ordinairement assez doux aux petits malheurs des autres, et c'est cela qui est rare. Ceux qui puisaient à sa bourse étaient bien étonnés de se trouver sur le même pied après qu'avant, en face de lui et dans sa maison. C'étaient encore des amis; il ne leur avait pas prêté quelques louis pour se donner ensuite le plaisir de les traiter en camarades pauvres.

Aussi on l'aimait assez; on lui pardonnait à peu près son bon tempérament et son million et demi. Les envieux se contentaient de dire : Chartier a eu toutes les chances. Ca se pas-

Ses obligés insinuaient doucement autre chose :

- Ce pauvre Pierre Chartier a une trop jolie femme. Ça se gâtera.

L'hôtel de Chartier est dans la rue de Boulo. gne, entre cour et jardin. Au mois de mars d'il a deux ans, les maîtres y donnèrent une jolie fête. Le souper, servi pour quatre-vingts convives, après un bal intime, a laissé des souvenirs. On avait semé les fleurs partout à profusion; à table, chacune des femmes trouva près d'elle un merveilleux bouquet de roses fraîches. Après le cotillon, l'odeur de tous ces pétales brillants, écrasés sur le parquet, était devenue si forte qu'une des danseuses s'evanouit.

La maîtresse du logis était habillée, ce soir-là, tout de blanc; le corsage, le devant de la robe, le bord de la jupe garnis de violettes naturelles. L'idée, alors toute neuve, parut charmante. Mme Séverine Chartier allait à travers son bal, et son allure nonchalante semait l'ivresse des parfums autour d'elle.

Peut-être, en y regardant de près, aurait-on pu soupçonner que cette nonchalance était étudiée. Seulement, on ne s'avisait guère d'observer cette belle personne, elle n'en laissait pas le loisir. Elle éveillait chez les hommes de ces curiosités qui les rendent aveugles : ils sont trop pleins de ce qu'ils admirent. Elle écrasait les autres femmes de sa puissance. Grande et autres temmes de sa puissance. Grande et hardie, la taille déjà presque trop riche, mais encore légère, elle avait des cheveux blonds -du blond anglais, de l'or file; des yeux d'un bleu franc avec des sourcils noirs. Qu'il fût dû à l'art ou à la nature, le constraste des couleurs était saisissant. Cet arc sombre de sourcils très épais faisait ressortir les tons rosés du visage, mais aussi donnait aux traits mignons et un peu